

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

DU ROMAN A NOTRE ÉPOQUE.

Voir page 20.

Nous sommes donc bien loin du docte Huet et de ses honnêtes paraisseux, et nous n'avons rien dit encore ! nous n'avons point parlé du roman de M. Michelet sur *la Sorcière*, qui a réhabilité la femme réelle à l'exclusion de la Vierge immaculée, " qui transhumane une pénitente, et agenouille l'humanité devant le bon Satan." Nous n'avons rien dit de tant d'autres romans laissés à l'écart par M. Nettement, qui s'est contenté de nous en présenter les plus honorables modèles.

Heureusement que ce courant de marée descendante, en laissant à nu les bas fonds de la société, a déterminé comme toujours un courant en sens contraire beaucoup plus faible et qui suit les côtes. N'allons pas croire cependant que les œuvres de la réaction spiritualiste soient sans reproche. Je ne parle pas de MM. Paul de Molènes, Ponson du Terrail et Paul Féval. Le premier porte un noble cœur dans une âme blessée ; le second, " saute par dessus l'in vraisemblable

pour arriver à l'impossible ; " le troisième, l'un des successeurs les plus autorisés de Frédéric Soulié, a dans *le Drame de la Jeunesse* respecté la religion, l'esprit de famille, les traditions du passé, l'antique honneur ; mais il a des tableaux trop crus que des esprits délicats auraient voulu ne pas trouver.

Nous ne parlons même pas de M. Jules Sandeau et de sa *Famille de Pénarven*. Malgré le mérite incontestable de plusieurs scènes et l'art qu'on trouve dans tout l'ouvrage, ce roman a un grand défaut aux yeux des gens de cœur ; c'est de sacrifier aux plaisirs les nobles dévouements de l'âme. Sous ce rapport, l'auteur s'est bien éloigné de son chef-d'œuvre, *Made-moiselle de La Seiglière*, loué autrefois avec tant de justesse et de goût par l'Académie et M. Vitet, quoiqu'il ne soit pas sans reproches.

Nous serions plus près de la vérité et du beau idéal dans *le Roman d'un jeune homme pauvre*, de M. Octave Feuillet, et surtout dans

Sybil'e. Mais ne retrouve-t-on pas dans le premier de ces ouvrages les traces d'une ancienne collaboration aux œuvres d'Alexandre Dumas ? Les épreuves incroyables auxquelles est soumis ce malheureux jeune homme ne sont-elles pas chimériques ; et après s'être jeté dans l'eau pour sauver un chien, et du haut d'une tour d'où il aurait pu se casser autre chose qu'un bras, devait-il brûler des papiers qui appartenaient à sa sœur et lui donnaient avec une richesse incespérée le droit de prétendre à la main de Marguerite ? Ces péripéties, en forme de cascades, nous paraissent un peu violentes. Mais, à part ces accidents étranges et l'in vraisemblance des caractères qui font de ce roman un poème de chevalerie, nous sommes heureux d'y signaler les symptômes favorables d'un retour au bon goût et au sens commun.

Nous ne dirons rien de *Sybil'e*, qui a été l'objet d'un article publié dans ces *Études*¹. M. Nettement l'appelle un roman de chevalerie. "*Sybil'e* est trop catholique pour être aussi chimérique, ou trop chimérique pour être aussi catholique qu'on nous l'a peint." Cette remarque est juste. Mais puisque nous avouons que les personnages secondaires sont peints d'après nature ; que Clotilde, madame de Vergnes, Blanche et Gondrax existent ; que "Raoul de Chalys est entre le réel et l'idéal ;" n'ajoutons pas : "sentiments, idées, caractères, événements même, tout

est plus ou moins chimérique." Le roman d'ailleurs est, selon la définition de Goethe, une épopée domestique. Il doit être le reflet véritable des familles qu'il représente. Mais s'il a le droit de demander à la mémoire ses souvenirs, à la critique de l'observateur son coup d'œil et ses tableaux, il a le devoir de laisser au poète le champ de l'idéal. Sans poésie, le roman ne serait qu'une histoire anecdotique ; sans réalité, il rentrerait dans le genre des contes de fées.

Il est fâcheux que, si nous voulons arriver au roman vraiment irréprochable, nous n'ayons que peu de noms à signaler : *le Parrain et le filleul* de M. de La Landelle, *la Vie réelle* de madame Bourdon, *Antoinette Lemire* du même auteur, qui pourrait apprendre à Fantine de Victor Hugo le moyen de supporter la misère ; *l'Enthousiasme*, de Marie Gjertz, cette jeune Norvégienne "qui ne demandait à Dieu pour dernière grâce que de mourir à l'ombre des rochers de sa patrie ;" *la Vie en famille* de mademoiselle Fleuriot, vraie inspiration bretonne. "Mademoiselle Fleuriot, dit M. Nettement, a vécu dans cette atmosphère de foi, d'honneur, de probité exquise, de respect du passé, et l'on retrouve dans ses compositions comme un reflet de ces vertus morales qu'elle a eues sous les yeux depuis son enfance."

Tel est aussi le charme secret de ce conteur aimable, déjà si connu par ses *Pèlerinages en Bretagne*,

M. Hippolyte Violeau. En lisant ses *Souvenirs et Nouvelles* et surtout sa *Maison du Cup*, vous retrouvez ce sentiment rêveur, mélancolique et religieux qu'inspire la vue de la mer jolie ou grisâtre, et des géants de pierre qui les regardent en silence depuis trois mille ans. M. Hippolyte Violeau a vu la société moderne et ses grandes cités ; mais il leur préfère sa chère Bretagne, et il peut dire comme Adrien, son héros : " Nous commençons tout par l'espérance et nous finissons par la déception. Lorsque je n'étais qu'un petit pâtre. je contemplais les étoiles filantes si nombreuses vers la fête des Morts. Je croyais les voir se détacher des nues et se glisser entre les crêtes de Roc-Nivelan. Je courais, je gravissais la montagne de pierre, je m'élançais sur le sommet le plus élevé, espérant y trouver la fleur lumineuse. Erreur d'enfant ! humilié et triste, je revenais à ma chaumière ; l'étoile n'avait pas quitté le ciel."

Mais c'est en dehors de notre France qu'il faudrait rechercher le roman modèle. C'est un prince de l'Église, un savant illustre qui en est l'auteur. Qui n'a lu *Fabiola* ? qui n'a été ému et instruit en parcourant ce livre plein de charme et de vraie science ? *Fabiola* tient à la fois de *Lascais* et des *Martyrs*. C'est un roman d'archéologie poétique. Cependant la science de Mgr Wiseman n'a rien de pesant et de guindé, sa poésie rien de mou et de nuageux. On voit que l'au-

teur a assisté au spectacle qu'il déroule à nos regards. Les tombeaux de la voie Appienne, les murs tortueux, les galeries peintes des catacombes, les villas de Pompéi, le palais de Néron, lui apparaissent au bout de deux mille ans dans ses voyages et ses lectures, et lui retracent sans effort les phases de cette double vie chrétienne et païenne, inconnue à Tacite. Les tableaux de Mgr Wiseman ont un coloris suave et une beauté divine. Il laisse aux ténèbres leurs horreurs, et se garde bien de les rendre lumineuses. Une auréole radieuse entoure le front de ses jeunes saints moissonnés à la fleur de l'âge ; leur grâce n'est pas amollie ni leur sourire affecté. Quoi de plus charmant et de plus sobre par exemple que ce tableau de la mort de sainte Agnès : " Quand l'enfant s'agenouilla ainsi d'elle-même, vêtu de sa robe blanche, avec sa tête inclinée, ses bras modestement croisés sur sa poitrine, et ses cheveux dorés pendant jusqu'à terre et voilant ses traits, on eût pu la comparer à quelque plante rare dont la tige frêle et blanche comme le lis s'incline sous le poids luxuriant de sa végétation brillante. Le juge avec colère reprocha à l'exécuteur son hésitation, et lui ordonna de faire son devoir sans tarder. L'homme passa sur ses yeux humides le revers de sa rude main et leva son glaive. Un éclair brilla ; et l'instant d'après, la fleur et la tige étaient étendues, séparées, mais à peine déplacées sur le sol.

On aurait pu croire qu'elle était prosternée pour la prière, si sa robe blanche ne s'était colorée aussitôt d'une riche pourpre ; Agnès était baignée du sang de l'Agneau." Cymodoctée, se cachant à la vue du tigre dans les bras de son époux " et y demeurant suspendue ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin de Ménale," est-elle touchante et sublime comme Agnès ?

Fabiola plaira toujours au moraliste et au chrétien, comme à l'archéologue et au poète. Le peintre de mœurs aime avant tout la réalité et non le réalisme des caractères. Et quelle vérité dans ces portraits de guerriers, de prêtres, d'ouvriers, de femmes légères, de jeunes vierges, de magistrats et de bourgeois qu'éclaire tour à tour le riant soleil de Rome ou la lampe funéraire du fossoyeur Diogène ! Quelles leçons fortes et instructives le lecteur impartial ne puise-t-il pas dans le contraste des deux sociétés antiques quand elles se rencontrent à l'amphithéâtre des Flaviens ou au triclinium de *Fabiola* ! Lorsque Sébastien, Pancratius, Agnès, Emerentienne, Miriam sont en face de Maximilien, de Corvinus, d'Hyphax et de Jubala, et que l'histoire atteste la vérité et oite les paroles de ces divers personnages, est-il difficile de voir de quel côté se trouvent l'honneur malheureux et la vertu triomphante ? Oui, voilà un beau livre, et l'on pourrait dire avec M. Nettement, qui en parle avec trop de parcimonie : " C'est un joyau précieux qui reçoit une

nouvelle valeur de l'art avec lequel il est taillé et enchâssé."

Et cependant, quel que soit le mérite d'un roman, et d'un roman historique en particulier, je préférerais avec M. Guizot, conseiller la lecture de l'histoire. Oui, l'histoire pénétrée, comparée, animée du souffle de l'inspiration, dans les limites du vrai, sans négliger l'idéal : voilà, ce me semble, le plus agréable et le plus utile passe-temps. Évoquez tous les souvenirs des martyrs et des chrétiens, des généraux et des chevaliers, des politiques et des savants, sans anachronismes, sans rapprochements forcés ; faites paraître au grand jour, avec une libre vérité, non les fantastiques créations de votre cerveau, mais les contemporains réels d'une grande époque, avec leurs aspirations, leur paroles, leurs gestes, leurs costumes ; alors je ne serai pas seulement charmé, mais instruit ; je ne m'identifierai pas avec la pensée du romancier ou du poète, mais avec celle d'un siècle tout entier ; et si aux victoires de la valeur, du génie et de la vertu, vous joignez dans votre récit les palmes du martyre, je serai transporté au ciel et j'en deviendrai meilleur. Car, selon la belle expression de M. Guizot, " la créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poètes, Dieu est le plus grand."

LA MARQUE DE NAISSANCE.

Voir page 31.

Lorsque Georgina reprit ses sens, elle respirait une atmosphère embaumée, dont les suaves émanations l'avaient ranimée. Elle se croyait le jouet d'un rêve. Aylimer s'était fait de cette salle enfumée, où ses plus belles années s'étaient consumées dans d'abstraites recherches, un séjour délicieux digne d'abriter une femme adorée. De magnifiques tentures, d'un goût exquis, cachaient sous leurs plis majestueux la nudité des murailles, et Georgina se croyait transportée dans une mystérieuse retraite, inaccessible aux mortels. Comme pour donner quelque poids à cette supposition, Aylimer avait supprimé le jour extérieur, nuisible à son expérience, et l'avait remplacé par la douce clarté de plusieurs lampes d'albâtre remplies d'une huile parfumée. Il s'était agenouillé auprès de sa femme, qu'il considérait avec attention, mais sans inquiétude, confiant dans l'infailibilité de son savoir.

—Où suis-je ? Ah ! je me souviens, dit elle en portant instinctivement la main à sa joue.

—Rassurez-vous, Georgina, et ne vous éloignez point de votre époux, car il se réjouit à présent de cette imperfection, qui lui

permet de remporter une nouvelle victoire.

—De grâce, reprit la jeune femme, obligez-moi de ne la plus regarder ; je vois toujours ce mouvement d'horreur que vous n'avez pu réprimer à mon aspect.

Afin de rendre à Georgina le calme nécessaire dans cette conjoncture, Aylimer se mit à exécuter quelques expériences curieuses. Il évoqua de gracieuses apparitions, fantômes aériens, pensées revêtues d'un corps diaphane, qui voltigeaient en se jouant autour du jeune couple et disparaissaient dans les zones de lumières projetées par les lampes d'albâtre. Bien qu'assez familière avec les phénomènes d'optique, l'illusion était parfois si complète, que Georgina se prit à penser que son mari jouissait d'un pouvoir surnaturel sur le monde des esprits. A peine avait elle eu le temps de former un désir qu'il était accompli, et les apparitions qu'elle avait mentalement évoquées flottaient vaguement indécises devant ses yeux ravis et confondus. C'étaient des scènes de la vie réelle, tableaux vivants et fantastiques, qui naissaient et s'évanouissaient avec la pensée qui les avait créées.

Lorsque Georgina eut épuisé sa curiosité sur cette innocente fantasmagorie, Aylimer plaça devant elle un vase du Japon rempli de terre végétale, du moins à ce qu'il lui parut. Bientôt elle ne put retenir un geste de surprise en voyant apparaître le germe d'une plante, qui s'ouvrit pour laisser croître un faible pédoncule, dont les feuilles se déployèrent graduellement, comme mues par un ressort caché, pour découvrir une fleur ravissante.

— C'est magique, murmura la jeune femme, mais je n'ose toucher à cette fleur miraculeuse.

— Cueillez-la sans crainte, et respirez-en le parfum passager, pendant qu'il en est temps encore, car, dans peu d'instants, elle va périr et ne laissera dans le vase qu'un peu de poussière et des graines d'où naîtront des fleurs éphémères comme elle.

En effet, à peine Georgina eut-elle touché la fleur, qu'elle se flétrit, ses feuilles se replièrent et noircirent comme si elles avaient été exposées à l'action d'une violente chaleur.

— Le stimulant était trop fort, dit Aylimer.

Pour effacer l'impression causée par l'avortement de cette expérience, il proposa à la jeune femme de faire son portrait au moyen d'un procédé chimique de sa propre invention, qui consistait à soumettre une plaque de métal, parfaitement polie, à l'action des rayons solaires. Georgina se prêta

volontiers à ce nouvel essai, mais, lorsqu'elle en vit le résultat, elle fut effrayée de ne trouver sur la plaque qu'une vague image de sa figure, tandis que l'infemale main se dessinait avec netteté sur son visage. Aylimer lui reprit brusquement le portrait des mains et le jeta de dépit, dans une cuve remplie d'un acide corrosif.

Cependant des pensées plus sérieuses vinrent bientôt effacer de son esprit cet échec mortifiant pour son amour-propre de savant, et le plonger de nouveau dans ses mystérieux calculs. De temps à autre, il les quittait, le visage enflammé, brisé par la tension d'esprit, pour venir rassurer Georgina, et lui parler des ressources infinies de la science.

Il lui racontait l'histoire de ces patients alchimistes qui, durant plusieurs siècles, cherchèrent avec une ardeur infatigable le dissolvant universel au moyen duquel ils pourraient isoler l'or des matières les plus communément répandues sur la surface du globe. Loin de traiter de fous ces précurseurs de la chimie moderne, Aylimer ne voyait aucune impossibilité à ce qu'on découvrit un jour cet admirable secret ; mais il avait soin d'ajouter que l'auteur d'une pareille découverte n'abaisserait jamais son génie à en tirer parti. Au reste, il prétendait avoir composé un élixir de longue vie, qui, supprimant la mort, causerait, s'il en divulguait le secret, un tel bouleversement dans l'univers, que

L'humanité n'y trouverait, au lieu d'une éternelle félicité, qu'une nouvelle source de malheurs et de troubles.

—Parlez - vous sérieusement, Aylimer ? demanda Georgina, fixant sur lui des regards effrayés. il est terrible de posséder un pareil secret, ou même de penser qu'il appartient à un mortel.

—Ne tremblez pas, mon amour, répondit son mari ; je n'en voudrais faire l'essai, ni sur vous ni sur moi ; je voulais seulement vous prouver combien, en comparaison de pareilles découvertes, c'est peu de chose que d'effacer une petite marque sur votre visage.

En entendant cette allusion à la fatale main, la jeune femme tressaillit comme si sa joue avait été effleurée par un fer rouge.

Aylimer, cependant, retourna près de ses fourneaux, et, de la chambre où elle se tenait, Georgina l'entendait donner des ordres à Aminadab, dont la voix rude et rauque ressemblait plutôt au grognement d'un animal qu'à des accents humains. Après une absence de quelques heures, le chimiste revint auprès de sa femme, et, pour la distraire, lui fit passer en revue les curiosités de son laboratoire. Il lui fit voir entre autres une petite fiole remplie d'un parfum délicieux, dont quelques gouttes répandues dans la chambre l'imprégnèrent des plus suaves émanations.

—Et cela, qu'est-ce ? demanda Georgina en désignant un petit

globe de cristal contenant une liqueur transparente, jaune comme de l'or ; c'est sans doute le fameux élixir de longue vie ?

—Oui et non, répondit en souriant Aylimer ; ce peut être si l'on veut l'élixir de l'immortalité, car ce liquide est, de tous les poisons, le plus subtil ; une goutte peut ranimer un mourant, cinq ou six gouttes le foudroieraient. Le respirer peut même, dans certaines conditions, devenir mortel, et le plus grand roi du monde, entouré de ses gardes, périrait à l'instant, si je croyais sa mort utile au bien public.

—Comment conservez-vous ici de pareils poisons ? demanda la jeune femme avec horreur.

—Vous ne craignez point que j'en fasse un usage coupable ? dit Aylimer, mais sa bienfaisante influence l'emporte encore sur ses propriétés toxiques. Tenez, pour ne vous citer qu'un fait, quelques gouttes versées dans un verre d'eau en font une merveilleuse lotion qui peut effacer les rides les plus invétérées et réparer des ans l'irréparable outrage.

—Est-ce avec cette liqueur que vous allez me frictionner la joue ? demanda Georgina avec anxiété.

—Non, répondit son mari ; cette eau n'agit que superficiellement, et votre cas demande une composition dont l'action soit plus intime.

Chaque fois qu'il revenait auprès de Georgina, Aylimer s'enquerrait minutieusement de ses moindres sensations : si la tempé-

rature à laquelle elle était soumise, si l'air qu'elle respirait ne lui étaient point désagréables, etc. Ces questions avaient évidemment un but, et la jeune femme s'aperçut qu'à son insu la cure avait déjà commencé, et qu'elle respirait au milieu d'une atmosphère factice. Il lui semblait qu'à certains moments elle ressentait dans tout son être une sensation étrange, indéfinissable, voluptueusement douloureuse, et dont son cœur était le siège principal. Lorsque parfois elle jetait un regard craintif sur son miroir, et qu'elle voyait l'atroce petite main, cramponnée sur son pâle visage, elle éprouvait pour ce stigmate un sentiment de répulsion dont l'horreur surpassait encore celle qu'il inspirait à son mari.

Pour tromper un peu l'ennui de sa solitude, Georgina s'amusait à feuilleter les livres qui composaient la bibliothèque scientifique d'Aylimer, empreints, pour la plupart, d'une sombre et terrible poésie. C'étaient de poudreux in-folios, œuvres aujourd'hui perdues des philosophes du moyen âge : Albert le Grand, Cornélius Agrippa, Paracelse, et ce moine mystérieux, créateur de la *Tête prophétique*. Tous ces hommes, à force d'arracher à la nature ses secrets, avaient, il est vrai, devancé les lumières de leur siècle, mais ils étaient, par malheur, imbus d'une certaine dose de crédulité qu'ils n'eurent point de peine à faire partager à leurs ignorants

contemporains. Peut-être s'imaginaient-ils avoir acquis, dans leurs vastes études, un pouvoir surnaturel. Le livre qui piqua le plus vivement la curiosité de Georgina fut un énorme registre, écrit tout entier de la main de son époux, et sur lequel il avait consigné les moindres expériences de sa carrière scientifique, détaillant soigneusement à chacune d'elles le but qu'il s'était proposé d'atteindre, la méthode qu'il avait employée et le succès ou l'avortement qui en avait été le résultat, avec l'exposé des motifs auxquels on devait attribuer l'une ou l'autre issue. Ce livre était, en quelque sorte, l'histoire morale de cette imagination ardente et ambitieuse, plutôt qu'un relevé scrupuleux des travaux de toute sa vie.

Aylimer rapportait tout aux causes physiques, mais il possédait au suprême degré l'art de les spiritualiser, et dégagait son esprit d'un matérialisme grossier par la profondeur de ses conceptions et la ferme croyance que le vil limon dont nous sommes formés est animé par ce principe immatériel qu'on est convenu d'appeler l'âme.

A mesure que la jeune femme avançait dans sa lecture, elle sentait son amour pour Aylimer se transformer en une sorte de respect mêlé de crainte, et, pour la première fois, la défiance était entrée dans son cœur. Elle ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'au milieu des plus grands succès de son mari il s'était toujours trouvé

quelque déception, et que jamais il n'avait complètement atteint le but qu'il se proposait. Il y avait toujours une tache dans ses plus beaux diamants. C'était, en résumé, le livre le plus décourageant qu'un homme eût jamais écrit ; on y sentait à chaque pas la faiblesse et les défaillances de l'humanité ; c'étaient de tristes confessions, pour la plupart, et dans lesquelles bien des hommes de génie, et je dis des plus grands, auraient pu reconnaître leur portrait.

Ces réflexions affectèrent Georgina si profondément qu'elle laissa tomber son visage sur le livre ouvert et fondit en larmes. Son mari la surprit dans cet état.

— Voilà ce qu'il en coûte de lire des livres de sorciers, dit-il en souriant pour cacher son trouble. Il y a dans ce livre, ma chère Georgina, des pages que je ne puis lire moi-même sans une grande tension d'esprit, et je crains que leur contenu, loin d'être pour vous une lecture instructive, ne soit une source d'inquiétudes.

— Il ne peut, mon ami, que me faire vous aimer davantage.

— Attendez pour cela le succès, car je me sens encore indigne de

tant d'affection. Mais si vous voulez me plaire, ma bien-aimée, vous savez combien j'aime le son de votre voix, chantez ; il me semble que cela reposera mon cerveau fatigué.

Ce désir était à peine exprimé que la voix pure et vibrante de la jeune femme vint, comme par enchantement, apaiser les pensées tumultueuses qui bouillonnaient dans le cerveau d'Aylmer. Après quelques instants de recueillement, il la quitta parfaitement calme en l'assurant que le terme de sa réclusion approchait et que le succès de l'expérience n'était plus douteux.

Il venait de s'éloigner, lorsque Georgina se souvint qu'elle avait oublié de lui faire part d'un symptôme qui, depuis deux ou trois heures, avait éveillé son attention : c'était un trouble général dans le système nerveux accompagné d'une sensation étrange à l'endroit où se trouvait la marque. Elle suivit donc son mari, et, pour la première fois, osa pénétrer dans son laboratoire.

Traduit d'HAWTHORNE

Par E.-A. SPOLL.

A continuer.

—Revue Française.

LES SOPHISTES ET LA CRITIQUE.

PAR A. GRATRY,

Professeur de Théologie morale à la Sorbonne.

Je me souviens encore de la profonde émotion intellectuelle que je ressentis en lisant, il y a environ quatorze ans, le premier écrit, de M. Gratry, intitulé *la Sophistique*. La personne qui m'apporta cet écrit au bureau d'un journal que je dirigeais alors, *l'Opinion publique*, me donna sur les motifs de la publication de cet ouvrage des détails dignes d'intérêt. L'auteur, sorti de l'École polytechnique après des examens très-brillants et devenu prêtre par une de ces vocations irrésistibles qui sont un appel de Dieu, était aumônier de l'École normale, dans laquelle M. Vacherot occupait la chaire de philosophie. Déjà dans son cours ce professeur inaugurait les idées hostiles au christianisme et à toute religion révélée qu'il a développées depuis, et il prétendait renverser la croyance de l'Église avec les textes mêmes de l'Écriture sainte. Le jeune aumônier de l'École normale s'était rendu dans le cabinet du professeur, et lui avait loyalement déclaré qu'il lui était impossible de laisser attaquer, dans une école où il était chargé d'enseigner le christianisme, la vérité évangélique elle-même, sans démontrer l'injustice de ces attaques et le néant des arguments dont on se servait contre

l'Église. Il avait ajouté qu'il avait fait de la thèse philosophique de M. Vacherot une réfutation qui ne laissait pas un seul de ses arguments debout. Si le professeur voulait renoncer à développer sa thèse, l'aumônier était prêt à jeter immédiatement au feu la réfutation qu'il venait d'écrire. La proposition était sans aucun doute aussi charitable que loyale; mais la modestie n'est pas la vertu des philosophes, je devrais dire pour parler la langue plus exacte du R. P. Gratry, des sophistes.

M. Vacherot s'étonna qu'un simple aumônier voulût connaître mieux que lui le texte des Écritures et surtout la philosophie, et il refusa d'acquiescer à l'offre généreuse qui lui était faite. Alors M. Gratre, ne trouvant pas qu'il fût dans les convenances de vivre sous le même toit que le professeur qu'il allait attaquer, donna sa démission d'aumônier de l'École normale et publia *la Sophistique*.

Malgré la gravité des circonstances en 1849, l'importance des intérêts qui étaient en jeu et la vivacité des luttes auxquelles j'étais mêlé, je ne pus, dès que j'eus ouvert ce livre, le fermer sans l'avoir achevé. La vérité y marche d'un pas si ferme et si résolu, en laissant

derrière elle comme un sillon de flamme, elle renverse d'une main si sûre les obstacles accumulés par l'erreur, qu'on se sent entraîné à la suite jusqu'à la fin de la démonstration qui fait entrer le lecteur dans la région lumineuse de l'évidence. Depuis longtemps je n'avais rien lu d'aussi modéré dans la forme et d'aussi vigoureux dans le fond que cet écrit par lequel M. Gratry marquait son entrée dans la polémique contemporaine et dans la philosophie. Il avait tenu sa parole envers M. Vacherot : aucun des arguments du sophiste n'était resté debout ; ce n'était pas seulement une défaite, c'était un désastre.

Dans les quatorze ans qui se sont écoulés depuis cette première rencontre, le nom de M. Gratry n'a cessé de grandir. Il est devenu un des docteurs les plus autorisés de la philosophie catholique ; il a attaché son nom à de grands ouvrages, parmi lesquels je me contenterai de citer : *la Connaissance de Dieu, la Connaissance de l'âme, la Logique, la Philosophie du Crédo*. Il a marché comme cette colonne de lumière qui guidait les Israélites dans le désert. M. Vacherot a marché aussi ; mais il est devenu, lui, une colonne de nuées qui entraîne l'intelligence d'une partie des générations nouvelles vers la nuit. Il s'est endurci dans le sophisme, il est descendu plus profondément dans les ténèbres, et il est accepté aujourd'hui comme métaphysicien de l'école que le P.

Gratry vient combattre et démasquer ; deux mots pour une idée, car démasquer ces sophistes, c'est les combattre et les vaincre.

En attaquant ses anciens adversaires, qui avec le temps se sont recrutés, disciplinés, et ont formé entre eux une conspiration intellectuelle qui menace l'existence de la civilisation et celle même de la société, le P. Gratry rend à notre époque le plus signalé service qui puisse lui être rendu. Qu'on s'en souvienne, c'est dans la région des idées que les cataclysmes se préparent et que se nouent les tragédies qui noient les nations dans la boue et dans le sang. Il ne faut pas se rassurer en se disant que l'école dont il s'agit prend l'absurde pour point de départ. Il y a des temps où l'absurde devient une puissance. Les théories qui émancipent l'intelligence des lois de la vérité et de l'évidence sont facilement acceptées par ceux dont elles émancipent la volonté des lois de la morale et du devoir. Pour combattre la secte nouvelle qui renie la tradition du genre humain, qui abolit la raison et conteste l'évidence, le P. Gratry emploie le moyen de ces chasseurs d'oiseaux de nuit qui tirent les hiboux de leurs réduits et les obligent à paraître en pleine lumière ; qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, qu'ils acceptent ou refusent le combat, il les traîne au grand jour.

Le premier défaut de la secte des sophistes et des athées, donnons-lui ces noms qu'elle a si bien

mérités, comme le prouve d'une manière péremptoire l'illustre oratorien dans son livre, c'est de n'être, malgré ses prétentions de nouveauté, qu'une folie oubliée, qu'une vieille erreur renouvelée des Grecs, nous avons bien le droit de le dire puisque les aïeux de MM. Vacherot, Renan, Taine, Scherer et les autres furent châtiés de la philosophie par Platon et Aristote. Je voudrais vous donner en spectacle l'excès de stupidité, je ne trouve pas d'autre mot, jusqu'où peut descendre l'esprit humain, même chez les hommes d'intelligence et de talent, quand il cède à la manie d'innover, de faire école, et qu'au lieu de chercher la vérité, qui est son aliment, il poursuit la domination et la célébrité, ces deux idoles sous le nom desquelles l'orgueil s'adore lui-même. Cherchons une comparaison. Que penseriez-vous si l'on vous disait qu'il y a un pays où des hommes font profession de prouver, non-seulement le pour et le contre, ce qui peut s'expliquer par la cupidité et la vénalité, mais se chargent de démontrer que le pour et le contre sont la même chose, qu'il est vrai et qu'il n'est pas vrai que la vérité soit vraie, qu'il est faux et qu'il n'est pas faux que le faux soit faux? Que diriez-vous, si l'on ajoutait que ces hommes, pour donner une image frappante de leur système, font métier de démontrer non-seulement qu'il ne fait pas jour en plein midi, mais qu'il fait jour et ne fait pas jour en même temps dans la même

contrée, quand le soleil rayonne au-dessus de nos têtes, que deux et deux font quatre et ne font pas quatre? Vous répondriez très-certainement que le pays qu'habitent ces hommes s'appelle en France Charenton et en Angleterre Bedlam. Si vous les rencontriez dans la rue, vous prieriez un agent de la sûreté publique de réintégrer dans la maison de santé qui leur sert de domicile ces pauvres aliénés, dont l'existence vous paraîtrait en péril au milieu des promenades et des rues. Si, en vous entendant parler ainsi, ils se récriaient et objectaient que vous ne sauriez les comprendre, parce que votre entendement n'est pas à la hauteur de leur raison, vous souririez et vous les renverriez aux médecins et aux douches. Charenton et Bedlam, en effet, sont remplis de rois détrônés qui se plaignent de ne pas être compris par leurs sujets, de génies méconnus qui vous reprochent de ne pas savoir lire dans les hiéroglyphes et les arabesques fantastiques de leurs plumes des poèmes plus beaux que ceux d'Homère, enfin de pères éternels qui feraient volontiers insérer des articles dans les *Petites Affiches*, pour réclamer leurs autels perdus.

Il n'y a absolument aucune différence, au point de vue de la démence des idées, entre les gens don: je viens de parler et la secte des sophistes et des athées à laquelle le P. Gratry a porté des coups dont elle ne se relèvera pas. Cette secte a pour père Hegel, qui

lui-même a pour aïeux des sophistes grecs vaincus par Aristote et Platon. Hegel, dont on a voulu faire un grand homme et auprès duquel le maître de philosophie M. Jourdain était un aigle, entreprit de prouver que le non et le oui étaient la même chose. C'est ce qu'il a appelé le système de *l'identité de l'identique et du non identique*. Au lieu de fonder la logique sur l'évidence et la certitude, il l'a fondée sur l'absurde. Par exemple il a entrepris de prouver que *plus* était la même chose que *moins*. Et voilà le singulier raisonnement qu'il emploie pour arriver à la démonstration de son impertinente proposition : "Qu'on vous doive dix écus et que vous deviez dix écus, c'est toujours dix écus; donc *plus dix* et *moins dix* sont la même chose." Il est malheureux pour les habitués des bancs de la police correctionnelle que la logique hégélienne ne soit pas adoptée par la justice, car le voleur ne manquerait pas de dire au volé : "Vous aviez dix écus dans votre poche, je les ai dans la mienne puisque je vous les ai pris, c'est toujours dix écus dans une poche, il n'y a donc rien de changé."

Voilà cependant le point de départ de l'école qui compte parmi ses célébrités MM. Scherer, Taine, Renan, Vacherot, Havet; seulement, au lieu de loger aux petites-maisons comme ceux dont je vous parlais tout à l'heure, ces messieurs en habitent de fort grandes, qu'on appelle l'Institut, le Collège de

France, les bureaux des grands journaux. Ces fils d'Hegel, non contents de détruire la logique et la métaphysique, font des efforts désespérés pour sophistiquer toutes les sciences, selon l'expression du R. P. Gratry. Les formules qu'ils promulguent, c'est l'identité des contradictoires, l'identité de l'être et du néant, de la vérité et de l'erreur, et la négation de Dieu.

Et quand on réfute ces descendants des sophistes grecs, savez-vous ce qu'ils répondent? Ils ne répondent pas, parce que, disent-ils, ils ont apporté "une logique supérieure à celle de l'entendement, et qu'il y a un abîme entre la logique de l'entendement et celle de la raison qu'ils ont apportée." Ils ne répondent donc à l'ancienne critique que par "la grande doctrine du dédain transcendant." Vous savez où l'on place ordinairement les gens qui ont une raison complètement différente de celle de tout le monde, et dont le dédain transcendant s'élève au-dessus du sens commun. Les sophistes prennent pour premier élément de leur logique l'absurde, et ils arrivent à nier Dieu.

Le P. Gratry établit, en effet, de la manière la plus péremptoire qu'ils ne sont pas moins athées que sophistes.

Quand M. Renan essaye de résumer à son point de vue la science de la nature, il commence par nier Dieu. Sans doute, comme le fait observer son puissant contradicteur cet écrivain arrondit par le style

les arêtes vives de l'absurdité, mais il en maintient la substance dans tout son poids. En effet, s'il y a une idée dans ces pages, c'est celle-ci : " L'univers est un tout identique qui se transforme indéfiniment, et qui, à force de temps, à partir de rien, devient nature, puis homme, puis Dieu." M. Renan ajoute : " *Tout commence par une période atomique, contenant déjà le germe de tout ce qui devait suivre.* Voilà l'identité de toute chose dans l'atome, qui est le germe de tout, même de l'homme et de Dieu. Mais l'atome informe d'abord devient molécule, c'est-à-dire corps déterminé, par quelle cause ? à force de temps. *Ne pensez-vous pas,* continue M. Renan, *que la molécule pourrait bien être comme toutes choses le fruit du temps, qu'elle est le résultat d'un phénomène très-prolongé, d'une agglutination continuée pendant des milliards et des milliards de siècles ?*"

Le R. P. Gratry ajoute avec son grand sens : " C'est bien là la doctrine hégélienne, qui conçoit le néant comme devenant peu à peu quelque chose à force de temps. Pour suppléer à l'absence de cause, on demande des milliards d'années. Mais si jamais on a pu dire que le temps ne fait rien à l'affaire, c'est bien ici ; évidemment là où il n'y rien, le temps, tel qu'il soit, perd tout droit." Continuons. Toujours à force de temps et sans cause, la molécule se groupe et devient soleil et planète, et puis organisme vivant, planète, animal. " *Mais,*

dit M. Renan, *qui nous livrera le secret de la formation lente de l'humanité, de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur une autre une supériorité décisive ?* Voilà l'identité de l'homme et de l'animal, suite nécessaire de l'identité de toutes choses dans l'atome primitif. Cette philosophie de la nature est donc fondée, d'abord en logique, sur la négation du principe logique. Elle est fondée en métaphysique sur la négation du principe de causalité. Car comment ce tout identique, par quelle cause cet atome devient-il d'abord molécule, puis soleil et planète, puis plante et animal, et d'animal devient-il homme ? M. Renan répond : " *Le temps fut encore ici l'agent par excellence, l'homme est arrivé à ce qu'il est, par un progrès obscur qui dura des millions d'années.*"

Telle est l'extrémité de déraison dans laquelle il faut se jeter pour échapper à Dieu, car c'est, en effet, le but auquel marche M. Renan et, comme lui et avant lui, M. Vacherot, et avec eux tout la secte des athées, à travers les absurdités qu'ils entassent. Pour nier la toute puissance et l'existence de Dieu, ils consentent à admettre la fécondité du néant ! Ils donnent un démenti à l'axiome antique : *Ex nihilo nihil !* Ils déclarent admettre comme hypothèse nécessaire " une sorte de ressort intime poussant tout à la vie et à une vie de plus en plus développée." Quant à Dieu, au lieu d'être la cause su-

prême et préexistante de toutes choses, il n'existe pas encore, mais peut-être finira-t-il par exister, si la chimie continue à faire des progrès.

Il faut citer ici textuellement les paroles de M. Renan : " Quand la chimie au lieu de quatre-vingts ans de progrès en aura cent millions, qui sait si l'homme ou tout autre être intelligent n'arrivera pas à connaître le dernier mot de la matière, la loi de la vie?... Qui sait si, maître du secret de la vie, il n'en modifiera pas les conditions?... Qui sait, en un mot, si la science infinie n'amènera pas le pouvoir infini? L'être, en possession d'une telle science et d'un tel pouvoir, sera vraiment maître de l'univers... Dieu alors sera complet, si on fait du mot de Dieu le synonyme de la totale existence. En ce sens même, Dieu sera plutôt qu'il n'est; il est *in fieri* (c'est le mot d'Hegel, *im Werden*), il est en voie de se faire."

Ah! que l'on comprend bien, après avoir lu ces monstrueuses absurdités, la sublime apostrophe que Bossuet jetait du haut de la chaire chrétienne, dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague, aux *libertins* de son temps et à ceux de l'avenir : " Qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils su de plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits; car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, que les autres qui les ont

vues et les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien... Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne, et, pour ne pas vouloir croire à des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs."

Quand Bossuet a-t-il prononcé ces paroles? Est-ce au dix-septième siècle? N'est-ce pas hier? Est-ce contre les athées de son temps? N'est-ce pas contre cette secte des sophistes et des athées du dix-neuvième siècle que le R. P. Gratry combat avec une si grande puissance de raison et une énergie si virile? Vous les avez entendus inviter l'humanité affamée de l'idée de Dieu à repasser plus tard; on ne peut lui donner Dieu, il n'existe pas présentement; mais qui sait? le temps et la chimie sont deux grands maîtres; les cornues sont au feu, les creusets fonctionnent; peut-être, dans quelque cent millions d'années, Dieu sortira d'une cornue ou d'un creuset; il se produira un Renan quelconque qui mettra la main sur la loi de la vie et deviendra Dieu.

Voilà les hommes qui prétendent prendre la direction des idées modernes, les hégélistes, les positivistes, l'école de la critique nouvelle; comment veulent-ils qu'on les nomme? Tout commence avec eux, c'est l'éternelle prétention et l'éternelle illusion des sophistes qui se sont succédé. On nous a dit

d'abord que la civilisation, la science, la vérité, dataient de 1789. Rien avant, tout après. M. Havet, qui est plus jeune, rapproche de nous, ou plutôt de lui la date : "L'histoire n'a pas quarante ans," s'écrie-il. M. Renan ajoute : Elle est notre contemporaine; M. Taine : "Elle n'existait pas du temps de Bossuet," que j'ai eu bien tort, vous le voyez, de citer comme une autorité. M. Taine étend l'exclusion à Montesquieu : "La critique était inconnue à Montesquieu." M. Vacherot déclare, de son côté, que "la philosophie de Descartes et de Leibnitz est d'un autre temps, et qu'elle ne peut plus répondre aux besoins de la pensée moderne." Il est clair d'après cela qu'il faut reléguer saint Thomas d'Aquin et à plus forte raison, saint Augustin et saint Justin, à plus forte raison encore Tacite et Plutarque, parmi les mastodontes. Vous entendez, la philosophie, la science, l'histoire, la critique, attendaient ces messieurs pour naître. C'est le renouvellement d'une fable antique. Ces Narcisses intellectuels, amoureux de leur génie, se mirent dans le fleuve du temps qui emporte toute chose, et ils n'y voient que leur propre image qu'ils prétendent y fixer pour que la postérité l'adore eux-mêmes. Faibles et présomptueux ! Bossuet les a bien nommés. Présomptueux, ils veulent faire tout dater d'eux-mêmes; faibles, ils n'acceptent pas la discussion, parce qu'ils se sentent hors d'état de la soutenir. N'importe ! comme en

cesse de le répéter avec raison le R. P. Gratry dans la première partie de son travail sur laquelle seulement porte cette étude, il faut prendre corps à corps; il importe que chacun se mette en état de défendre sa raison contre la démenche que ces blessés de l'intelligence cherchent à répandre par la contagion de leurs écrits. Répétons le pour terminer cette étude incomplète par de belles et sévères paroles du R. P. Gratry : "Il faut introduire dans l'éducation quelques exercices méthodiques touchant l'art de juger. Il faut que dans les classes de rhétorique et de philosophie et dans les catéchismes de persévérance, chaque être doué de raison apprenne à se défendre contre le mensonge imprimé, et à maintenir fermement sa raison en présence de l'absurde. Il faut que chaque esprit sache se protéger contre les malfaiteurs littéraires, et repousser leurs attentats contre Dieu, contre l'âme, la vertu, la pudeur, la raison, la conscience et la foi."

Éloquents conseils qui, nous l'espérons, seront entendus et suivis. Il en est, en effet, du monde de l'esprit comme du monde des faits. Dans les temps tranquilles, lorsque tout est dans un état normal, chacun reste chez soi, la force publique suffit à la défense des lois et de la sécurité matérielle de la cité. Mais qu'une révolution éclate, que les passions mauvaises débordent dans les rues; alors tout le monde est soldat, tout le monde doit et veut combattre. Il en est de même dans la région des idées. Les circonstances sont extraordinaires; que chacun soit à son poste; ce qui se passe, c'est une émeute contre la raison et une insurrection contre Dieu.

ALFRED NETTEMENT.

LE WHIST.

Un jour, M. de Talleyrand disait à un jeune homme qui exprimait une superbe indifférence pour le whist : " je vous plains, monsieur, vous vous préparez une triste vieillesse." M. de Talleyrand parlait de ces vieillesse sceptiques et chagrines qui ont besoin d'être distraites d'elles-mêmes par une forte préoccupation, quand les occupations leur manquent. Je suis en outre disposé à croire que le prince de Talleyrand voulait du bien au whist, parce que le whist le dispensait de parler quand il n'en avait pas envie, et qu'il estimait que le grand art de la conversation consistait à ne parler qu'à coup sûr et à se taire à propos.

Ce fut à peu près ce qu'il répondit un jour à l'empereur Napoléon, qui lui demandait en se promenant avec lui dans le parc de Saint-Cloud, après y avoir chassé, l'explication de ses grands succès de conversation.

—Vous êtes le roi de la conversation en Europe, dit l'Empereur, quel est donc votre secret ?

—Sire, répondit M. de Talleyrand, mon premier secret est de ne me jamais laisser interroger... excepté par vous, ajouta-t-il avec cette inflexion de voix câline qui, dans sa bouche, avait quelque chose

de vraiment séduisant. A vous, je répondrai franchement, et je tirerai mon explication d'une comparaison prise dans votre métier. Quand vous faites la guerre, vous voudriez bien pouvoir toujours choisir vos champs de bataille.

—Certainement, reprit Napoléon, il serait utile et commode de dire au général ennemi : " Allez " un peu plus loin dans cette gorge " ou étendez-vous dans cette plaine ; " mais cela ne se commande pas à l'ennemi. Où voulez-vous en venir ?

—Hé bien ! sire, moi je choisis le terrain de la conversation. Je n'accepte que là où j'ai quelque chose à dire. Je ne réponds rien au reste. En général je ne me laisse pas interroger, comme je vous l'ai dit, ou, si l'on me demande quelque chose, c'est moi qui ai suggéré les questions. A la chasse, autrefois, je ne tirais qu'à six pas. Les autres tiraient à tort et à travers, à toute portée, et ne tuaient rien. Je n'allais, moi, qu'à coup sûr ; je tuais peu, mais je tuais ; toute pièce tirée était abattue. Dans une conversation, je laisse passer mille choses éloignées auxquelles je pourrais faire des répliques ordinaires ; mais ce qui me part entre les jambes je ne le manque jamais.

On comprend que le jeu du whist, dont le nom, si l'on admet l'étymologie la plus vraisemblable, se rattache à un mot anglais qui signifie silence, fut une grande ressource pour le prince de Talleyrand. Quoique tout le monde ne se taise pas au whist, on a le droit de garder et même d'exiger le silence : il est interdit de gourmander son partenaire, si ce n'est à la fin de la partie, et Dieu sait si les grands joueurs, ou ceux qui croient être de grands joueurs, usent de ce droit. Le *Fâcheux*, de Molière, qui voulait faire rejouer à tous les passants la partie qu'il avait perdue, était digne d'être un joueur de whist.

Je trouve dans le *Sport à Paris* une anecdote sur l'origine du whist, dont je n'entends en aucune façon prendre la responsabilité. D'après cette anecdote, à l'époque où les cartes furent inventées pour amuser la démente de l'infortuné Charles VI, les Anglais maîtres alors de nos plus belles provinces, et qui espéraient déshériter du royaume paternel le prince qui fut depuis Charles VII, furent saisis d'un goût passionné pour les cartes. Avec leur esprit naturellement calculateur, ils imaginèrent une partie à quatre avec des combinaisons compliquées, qui finit par devenir le jeu du whist. Leur passion pour ce jeu fut si vive, qu'elle leur fit négliger les affaires. Le roi d'Angleterre prit des mesures sévères pour modérer cette fièvre du jeu chez ses sujets, dont la passion ardente à la fois et réfléchie trouvait

un aliment dans les combinaisons du whist. Il interdit à tous de jouer aux cartes à certaines heures du jour, particulièrement après le couvre-feu. Malgré ces défenses, on se réunissait clandestinement, et l'on se provoquait à jouer aux cartes par quelques paroles murmurées à voix basse :

—Voulez-vous jouer ?

—Oui.

—St ! reprenait le maître de la maison.

C'est ainsi que *ouïste* devint le nom du jeu prohibé, et que lorsque la langue anglaise se fixa, le même mot devint une interjection correspondante au mot français, Silence !

Voilà l'anecdote, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. Toujours est-il qu'elle contient une bonne leçon ; Taisez-vous ! C'est la loi du whist. La parole appartient aux cartes ; ce sont elles qui *invitent* ; ce sont elles qui répondent.

Le jeu du whist est un des jeux les plus difficiles qui existent, parce qu'il exige un bon jugement servi par une excellente mémoire. Il faut, en effet se rappeler dans quatre couleurs, composées chacune de treize cartes, celles qui ont passé, pour savoir celles qui restent maîtresses ; deviner le jeu de son partenaire, lui donner une idée du sien, pénétrer le jeu de ses deux adversaires et appliquer, selon les circonstances, les règles qui ne sauraient avoir rien d'immuable à cause de la variété presque infinie de combinaisons que peut amener la distribution des cinquante-deux

cartes en quatre mains différentes.

Ce que j'ai lu de plus raisonnable, de plus substantiel et de plus précis sur le whist, c'est un petit traité poétique réduit aux douze axiomes suivants, et composé par un ancien officier d'artillerie :

- I. Sur votre jeu rangé, compté, faite d'avance,
D'après sa force, un plan d'attaque et de défense.
- II. Montrez au partenaire en quoi vous êtes fort,
Et mariez vos jeux d'un mutuel accord.
- III. Dans sa longue couleur par l'invite on commence,
Ou mieux par quelque carte offrant une séquence.
- IV. D'entamer les couleurs, sachez vous abstenir;
Souvent le gain du trick dépend de voir venir.
- V. Qui joue un singleton est traité de mazette.
Évitez-en l'abus, et bravez l'épithète.
- VI. Comptez chaque couleur; rappelez-vous surtout
Et le nombre restant et le maître en atout.
- VII. Faites avec prudence usage de l'im-passe.
Assurez-vous du trick qui fait si la main passe.
- VIII. L'usage seul apprend à couper à propos;
Mieux vaut laisser la main que de couper à faux.
- IX. Observez de chacun l'invite et la réponse,
Et la carte qu'on jette ayant une renonce.
- X. Savoir jouer atout assure des succès.
On pêche par défaut plutôt que par excès.
- XI. Ménagez votre jeu, rendez par des finesse,
Pour la dernière main plusieurs cartes *Maitresses*.
- XII. Un habile joueur sait varier son jeu;
Aux maximes il tient, mais ni trop ni trop peu.

Je voudrais faire graver cette

dernière maxime en lettres d'or sur les lambris des salons où il m'arrive de jouer au whist. Les grands joueurs, en effet, qui varient beaucoup leurs jeux, ont l'habitude d'exiger de leurs partenaires une obéissance passive aux maximes. Ceux-ci doivent comprendre jusqu'aux invites qu'on ne leur fait pas, savoir quand un sept est ou n'est pas une invite au roi ou à l'as, deviner quand il faut couper la première fois qu'on joue d'une couleur ou quand il ne le faut pas. Quand la partie est perdue, c'est toujours leur faute. Il y a des jeux qui donnent aux mauvais caractères l'occasion de se produire, je serais tenté de croire que le whist, fait quelque chose de plus : il gâte les bons caractères. J'ai vu les hommes les plus polis devenir grossiers au whist, gourmander leur partenaire comme des serviteurs inintelligents qui ont mal fait leur service. J'ai entendu de mes oreilles un homme du meilleur monde s'écrier, en parlant d'un de ses amis, M. le duc de F..., avec lequel il venait de perdre un rob, et dont la vue s'était affaiblie à la fin de sa vie, quoiqu'il eût gardé sa clairvoyante éloquence à la tribune dont il était l'honneur :

— Quand on est aveugle, on ne joue plus au whist.

C'est plus que grossier, c'est presque féroce.

Quand la vieille Églé joue au whist, elle exige le silence même de sa chienne Flora, et elle la brutalise, quand elle perd le rob. Aussi

la chienne se le tient pour dit, et elle réserve ses tyrannies pour un autre moment.

J'imagine que l'invention du mort tient à cette intolérance si commune parmi les joueurs de whist. Un partenaire sacrifié se sera écrié :

—J'aimerais mieux avoir pour vis à vis une face de mort qu'une figure aussi grondeuse, et aussi crispée.

Ceci aura donné l'idée à quel qu'un de la partie à trois. Le quatrième est réputé mort, et chacun, à son tour, fait manœuvrer deux jeux d'ont l'un est exposé sur la table. La partie est plus intéressante parce que le hasard y joue un moins grand rôle, et que ce que le hasard perd est donné aux combinaisons. Celui qui joue le jeu du mort commande à la fois à deux armées et fait concourir leurs mouvements au même but. C'est Wellington conduisant son armée et tenant encore celle de Blücher cachée; mais les antagonistes doivent pressentir les attaques de Blücher, en voyant manœuvrer à découvert l'armée de Wellington.

Je suis tout prêt à reconnaître que le whist est un travail d'esprit, qui occupe d'une manière assez intéressante les soirées des oisifs. Mais je demande la permission d'ajouter que pour ceux qui ont consacré leur journée au travail, c'est un repos assez fatigant.

M. de Talleyrand jouait tous les soirs au whist. Mais M. de Chateaubrian, qui jusqu'à la fin de sa vie conserva ses habitudes laborieuses, n'y jouait pas; il est vrai que, levé tous les jours à cinq heures du matin, à neuf heures du soir il était couché, aussi a-t-il laissé plus de cinquante volumes écrits de sa main, et parmi ces volumes le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs* et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Je ne crois pas non plus que Napoléon ait beaucoup joué au whist; il est vrai qu'il jouait à un autre et terrible jeu, où les cartes s'appelaient Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, la Moscowa, redoutable partie dans laquelle la dernière et funèbre carte qu'il jeta et qui fut son va-tout s'appelait Waterloo! FÉLIX HENRI.

—*Sem : des Familles.*

POESIE.

“ Oh ! laissez-moi mes rêveries,
Mes beaux vallons, mon ciel si pur,
Mes ruisseaux coulant aux prairies,
Mes bois, mes collines fleuries
Et mon fleuve aux ondes d'azur.

“ Laissez ma vie, au bord de l'onde,
Comme elle, suivre son chemin,
Inconnue aux clameurs du monde,
Toujours pure, mais peu profonde
Et sans peine du lendemain.”

“ Laissez-la couler, lente et douce,
Entre les fleurs, près des coteaux,
Jouant avec un brin de mousse,
Avec une herbe qu'elle pousse,
Avec le saule aux longs ramaux.

“ Mes heures, à tout vent bercées,
S'en vont se tenant par le main;
Sur leurs pas légers, mes pensées
Éclorent, belles et pressées,
Comme l'herbe au bord du chemin.

“ On dit que la vie est amère,
O mon Dieu ! ce n'est pas pour moi :
La poésie et la prière,
Comme une sœur, comme une mère
La bercent pure devant toi.

“ Enfant, elle poursuit un rêve,
Une espérance, un souvenir,
Comme un papillon sur la grève,
Et chaque beau jour qui se lève
Lui semble tout son avenir.

“ Les jours lui tombent goutte à
goutte,
Mais doux comme un rayon de miel ;
Il n'en est point qu'elle redoute.
O mon Dieu ! c'est ainsi, sans doute,
Que vivent les anges au ciel.

“ La mort doit nous être donnée
Douce après ces jours de bonheur.
Comme une fleur demi-fanée
Au soir de sa longue journée,
On penche la tête et l'on meurt.

“ Et si l'on croit, si l'on espère,
Qu'est-ce mourir ? Fermer les yeux,
Se recueillir pour la prière,
Livrer l'âme à l'ange son frère,
Dormir pour s'éveiller aux cieus.”

JUSTIN MAURICE.

— Eugénie de Guérin.

CHRONIQUE.

LE DUC DE MORNY.—VICTOR DE LAPRADE.

M. le duc de Morny vivra dans les souvenirs de ce temps. Il a sa physionomie à part, son type singulier et original qui, non-seulement, ne saurait être reproduit, mais qu'il est presque impossible d'imiter. On trouvait en lui ce je ne sais quoi, qui est perdu ou à peu près, des sociétés antérieures, avec l'instinct merveilleux et la parfaite intelligence des sociétés d'aujourd'hui. M. le duc de

Morny faisait la chaîne et réconciliait, je ne dis pas les idées, mais les bonnes et belles manières, telles qu'on les a comprises à deux différentes époques de notre histoire. Il avait su par exemple être à la fois gentilhomme et industriel, homme politique et homme du monde.

L'enfance de M. le duc de Morny s'écoula presque toute entière sous les yeux de M^{me} de Souza, une femme qui savait observer les hommes, qui avait étudié le cœur

humain et qui a laissé dans des romans d'une vive et profonde délicatesse des témoignages de ses observations et de ses études. M^{me} de Souza reconnut dès le premier jour toutes les aptitudes du jeune de Morny, et ne chercha qu'à les développer de plus en plus. En conséquence, l'enfant allait et venait dans son salon parmi de nombreux visiteurs qui, dans un échange continu de vues et de jugements, touchaient à toutes les questions, remuaient tous les systèmes, et ne laissaient pas de faire une durable impression sur cette tête intelligente et précoce, qui se prêtait et se ployait aisément à toutes les influences extérieures, pour peu qu'elle en sentit l'élévation, l'élévation ou même le charme.

M. de Morny n'a jamais perdu les bénéfices d'une pareille éducation, et cet apprentissage du monde et de la société, en se mariant aux autres qualités de son esprit et de son caractère, en a toujours été, aux yeux de tous ceux qui l'ont approché, comme la fleur et l'éclat.

Pendant que Mme. de Souza surveillait et préparait ainsi l'éclosion de cette jeune âme, M. Gabriel Delessert était choisi pour le tuteur et le conseiller d'une destinée qui, de l'avis de M. de Talleyrand lui-même, ne demandait qu'à monter encore et toujours, et ne dirait point son dernier mot dans les rangs des ambitions vulgaires. M. Gabriel Delessert était un galant homme, selon toute l'étendue de

l'expression, un homme d'esprit et de cœur et dont la vie est restée en exemple. M. de Morny ne rencontra donc à son entrée dans la vie que des gens qui pouvaient la lui enseigner dans sa grâce, dans ses exigences aussi et dans ses devoirs, et le rendre lui-même capable de suffire à l'une comme aux autres.

L'enfant était déjà devenu un jeune homme. Il était élégant, il était spirituel et fin, et la France se réveillait au lendemain de la révolution de 1830. Le duc d'Orléans représentait au mieux à cette date les aspirations nouvelles, tout ce qui flottait dans l'air et ne demandait qu'à se fixer et à s'épanouir. Il rencontra M. de Morny et l'apprécia. La Commission des Récompenses nationales donna un brevet d'officier au jeune de Morny, qui partit pour l'Afrique et s'imposa en quelques semaines à l'estime et à la sympathie de ses chefs et de ses égaux. Plus tard, l'officier quitta le service et se fit industriel. Mais, ici comme là, il semblait avoir épousé la fortune, et, chose rare, la fortune lui fut fidèle. Il avait le coup-d'œil heureux et la main heureuse comme le coup-d'œil. Il y a des hommes qui naissent avec le don du succès, quoi qu'ils essaient ou entreprennent. Tout ce que M. de Morny tenta, même en se jouant, et avec la promptitude capricieuse d'une humeur qui se plaisait à effleurer toutes choses, tout ce que M. de Morny tenta lui réussit.

Il devint député du Puy-de-Dôme, et, bien qu'il se tint dans une indépendance parfaite, il prêta son appui le plus sage à la politique du temps. L'honorable et illustre M. Guizot peut le revendiquer comme un de ces députés distingués qui, blâmant ce qu'il y avait d'excessif dans son système, mais ne laissant pas d'en approuver les tendances libérales, somme toute, au milieu d'une opposition de plus en plus désordonnée, et morcelée en son propre sein, s'appliquaient franchement et généreusement à servir le présent et l'avenir de la monarchie. Au moment où allait éclater la révolution de 1848, il n'était question de rien moins que d'appeler M. de Morny au Conseil en qualité de ministre du commerce.

La révolution de 1848 effaça pendant quelque temps la personnalité de M. de Morny; mais cette personnalité reparut plus vivante que jamais avec l'élection du 10 décembre. Toutefois elle se tint, pour ainsi dire, dans la pénombre et le mystère, laissant aller et venir les impatients, et attendant que les ambitieux à toute vitesse eussent joué leur dernière carte et perdu la partie. M. de Morny tenait secrètement dans la main quelques bons atouts, et il regardait le jeu du fond de la coulisse.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici la part qu'il a prise au rétablissement de l'Empire, et, en relevant ces pages de tels faits con-

temporains qui n'appartiennent plus désormais qu'à l'histoire proprement dite et au passé, de montrer M. de Morny ministre de l'Intérieur, ambassadeur, et enfin président du Corps législatif. Aucun jugement ne nous est encore permis sur l'homme et sur l'œuvre, quelque attrait que nous puissions avoir d'ailleurs vers l'œuvre et vers l'homme, et je dois me borner au rôle d'un biographe pur et simple, qui raconte et n'agarde de vouloir émettre le moindre avis. Qu'on ne voie ici que cela et rien en dehors.

M. de Morny restera dans les annales des assemblées politiques comme le type supérieur du président. Doué, ainsi que nous l'avons vu, des rares qualités de l'homme du monde et de l'homme d'esprit, gentleman des pieds à la tête, il n'en avait pas moins d'habileté pratique pour cela, et je ne sais personne qui ait porté à ce degré l'entente des penchants, des tendances diverses, des subtilités infinies qui peuvent être employées dans un parlement quelconque et pour ou contre un gouvernement. Nul n'a eu plus d'adresse et de tact pour savoir ce qu'il fallait encourager et ce qu'il était nécessaire d'atténuer ou de déjouer. Il dirigeait,—et sa direction, très ferme assurément, était si courttoise qu'elle se faisait agréer de tous avec un empressement et une bonne grâce qu'aucun de ses devanciers n'a connus.

Un des plus célèbres devanciers

de M. le duc de Morny a été, sans contredit, M. Dupin. Eh bien ! un jour, en assistant à une séance du Corps législatif, j'en vins, par un rapprochement bizarre à penser à M. Dupin, que j'avais eu occasion de voir aussi à la même place. — M. Dupin est l'homme qui a ressemblé le moins à M. de Morny. Ils n'ont pas été le moins du monde coulés dans le même moule ni fabriqués d'un même métal. M. Dupin, cependant, a présidé l'Assemblée législative avec une originalité qui sera relevée par l'histoire, mais aussi avec une adresse incontestable. M. Dupin avait de la verve et de la saillie, là où M. de Morny avait de la finesse et ce bon ton suprême que M. Dupin dédaignait aisément. L'esprit de M. de Morny était une pierre précieuse, délicatement taillée, richement enchâssée, et qui paraît même son heureux possesseur. L'esprit de M. Dupin était un moellon pesant et solide, d'excellente qualité, qu'on avait tiré un matin dans sa rudesse première de je ne sais quelle carrière du Morvan, et au moyen duquel on pouvait écraser le doigt ou le nez d'un adversaire, mais qui, au vu de tous les orfèvres et à la vérification de toutes les balances, reste sans prix sur le marché. La répartie de M. Dupin faisait rire bruyamment autour de lui, celle de M. de Morny faisait sourire à peine ; et pourtant elle était quelquefois aussi cruelle et aussi vive que celle de M. Dupin. Les bons

mots de M. Dupin, lâchés çà et là, à droite et à gauche, au Palais ou à la Chambre, au Comice agricole de Clamecy, ou dans tel dîner d'avocats, ont leur fortune. Ils vont du gousset de l'un au gousset de l'autre, et on se les passe comme une monnaie de billon ; ceux de M. de Morny sont recherchés précieusement et à l'envi par les amateurs. On dirait de rares miniatures d'un maître.

.

M. de Laprade est un poète vaillant et infatigable. La lyre entre ses mains a été comme une arme, et, pareil à un guerrier qui est fier de sa profession et qui n'en veut point d'autre, il n'a jamais quitté la lyre. Il est resté surtout et avant tout un poète. Mais en revanche, il a conquis de bonne heure, en ce pays de la poésie, son rang à part et son originalité. Ses qualités et ses défauts lui assignent une place qui ne sera qu'à lui et que ses imitateurs même ne peuvent atteindre. Les poètes, on l'a dit, sont bien souvent des enfants plus ou moins sublimes, qui amusent et distraient ; et c'est pourquoi Platon voulait, tout en les couronnant de fleurs,—ce qui est encore la parure des enfants et des femmes,—les exiler de sa république. Je suis sûr qu'il aurait pardonné à M. de Laprade, lequel n'a fait qu'embellir et orner d'un rythme grave la philosophie platonicienne dans son progrès à travers le christianisme. Au cap Suium, après quelque beau dialogue

sur l'immortalité de l'âme ou sur le véritable amour, je me figure que Platon se fût tourné vers ce généreux et austère disciple, et qu'il lui eût dit :—A votre tour, poète ! Recueillez dans vos nombres d'or la science divine et humaine, que se chanteront de l'un à l'autre des rhapsodes nouveaux,—les amis d'une muse rêveuse, mais virile et sage !

Le premier recueil de M. de Laprade, *Psyché*, tout inspiré qu'il est de l'ingénieuse fable qu'Apulée nous a transmise, a déjà une sorte de portée mystique et presque chrétienne. C'est en quelque sorte,—à un point de vue tout biblique,—la chute de l'âme, l'expiation douloureuse de sa faute et finalement son pardon. La bordure, le cadre, les caprices du pinceau, telle est la part du paganisme dans ce poème mystérieux, inusité, peu accessible à la plupart des lecteurs, plein d'un suc nourrissant et doux pour quelques esprits que tentent les initiations et que le vague attire. A côté de *Psyché*, *Hermia* et *Eleusis*, deux poèmes qui parurent plus tard, semblent des statues taillées dans un même marbre et qui, malgré leur apparence grecque et antique, ne demandent qu'une légère transformation pour devenir tout à fait chrétiennes et prendre place dans nos temples.

Il en est de même du talent de l'auteur. On dirait, dans les premiers vers de M. de Laprade, un Athénien dévoré de tourments et

de rêves, et qui, dans la maison des dieux, cherche plus loin que l'autel et plus profond que la parole des oracles. Il n'ose pas douter, mais l'enseignement ordinaire ne suffit plus à son repos. Il attache un regard curieux sur le rideau du sanctuaire, il l'interroge, il lui demande de frémir au moins et de s'agiter au passage de la Divinité invisible. Il pressent que quelque chose de grand s'accomplit sur la terre, et il s'inquiète.... Aussi le christianisme va-t-il le trouver préparé et convaincu d'avance, et quand un barbare, moins qu'un barbare, un Juif, Saint Paul, par exemple, paraîtra un jour au milieu du peuple et nommera le dieu inconnu à la foule qui ne comprend pas, il prendra, lui, les mains de l'Apôtre et pressera avec vénération et tendresse les plis de son manteau poudreux. Après *Psyché*, après *Eleusis*, il écrira les *Poèmes évangéliques*.

Dans ses premiers poèmes, M. Victor de Laprade, se rapprochant en ceci des doctrines de saint François d'Assise, avait célébré la fraternité et l'amour mutuel de tous les êtres créés. Affamé de Dieu, il l'avait cherché partout et poursuivi sur les cimes et dans les vallées, dans la perle de rosée aussi bien que dans l'immensité des mers. Les *Poèmes Évangéliques* montrèrent que le poète, sans renoncer au développement de cette philosophie première, qui n'était ni sans grandeur ni sans vérité, avait trouvé son Dieu dans

le temple même où s'agenouillaient ses ancêtres et où les pères et les mères n'ont point fini de prier.

Deux recueils suivirent à peu d'intervalle les *Poèmes Evangéliques*, les *Symphonies* d'abord, puis les *Idylles héroïques*. Ce dernier volume contient trois poèmes qui, sur des sujets différents, ont la même visée et le même but. M. de Laprade y reprend vivement la défense de la nature extérieure dans ses beautés variées et grandioses. Il plaide pour son influence salutaire et calmante, pour sa poésie vivifiante et profonde. L'homme intérieur s'y éveille, s'y épanouit, s'y agrandit, s'y guérit du réalisme faux et du culte de la matière. "Quant il faudrait, dit-il dans la préface, reconnaître que cette intimité avec la nature extérieure affaiblit quelquefois les caractères déjà faibles, il est certain qu'elle fortifie les âmes fortes. Les grandes pensées et les grands sentiments s'exaltent encore dans le colloque de l'homme avec l'œuvre de Dieu." Et plus loin : "Il importe donc à l'artiste d'entrer dans le champ de la contemplation avec un cœur pur, d'interroger la nature avec une volonté inclinée au bien et de déposer en elle un ferment de bonnes pensées. La nature doit lui rendre au centuple cette semence de sagesse et d'amour." Ce sont là de belles paroles, et l'auteur a raison encore quand il prouve que la nature n'attriste point, comme on l'a dit, et comme certaines œuvres de nos

littérateurs tendent à le faire supposer, mais qu'elle réjouit les âmes saines, les cœurs épris de foi et d'espérance.

Les *Symphonies* et les *Voix du silence* ont jailli d'une même source. Ces deux recueils sont le produit divers d'une même inspiration. Dans l'un et dans l'autre l'auteur s'attache de plus près encore, s'il est possible et de plus en plus à la nature telle qu'il l'a toujours aimée, sentie, étudiée,—aux glaciers, aux forêts, aux torrents,—et il en recueille et en fait sortir de grandes et austères leçons. Le monde, surtout le désert, qui est vierge encore, a conservé, pense-t-il, les traditions mystérieuses du Créateur, et l'on y reconnaît, en l'y poursuivant d'un regard pur et d'un cœur sincère, l'empreinte divine de sa main. Les inspirations y viennent de toutes parts, du bruit du vent, du frémissement des arbres, du chant de l'oiseau et du parfum de la fleur ou de l'herbe. Le silence même du glacier et la morne majesté des faites sont pleins d'éloquence et d'entraînement. Ecoutez ! voyez ! emplissez votre âme et vos oreilles de toutes ces harmonies sans nom et trempez vos vers dans ces sèves de l'idéal et du réel. Tâchez ensuite, pour consoler vos frères ou les rendre meilleurs, de traduire dans la langue des hommes ce langage de Dieu par ses œuvres.

C'est là, je crois, la mission que s'est donnée M. Victor de Lapra-

de, et nul, mieux que lui, n'était à même de l'accomplir.

Réaliser le bien et contempler le beau, a-t-il écrit un jour, et ce vers généreux a été sa devise. Au milieu des voix très mêlées qui disent leurs fantaisies ou leurs folles amours, et qui bien des fois ne chantent guère que pour chanter, ou encore pour tailler à facettes un sonnet ou une strophe; dans un temps où la poésie sérieuse est de plus en plus délaissée et méconnue, ce n'est pas un mince mérite que de se choisir une muse sévère, de se tenir à la hauteur d'un poète de conviction et de logique, et de garder à la fois l'unité de son caractère et de son œuvre.

Dans les *Voix du silence*, M. Victor de Laprade, sans négliger le glacier et les sommets alpestres qu'il chérit, sans renoncer aux grands chênes, descend volontiers vers les hommes, vers ses frères en aspirations supérieures et en souffrances morales, et sa muse se tient dans la foule, où les *Voix du silence* se font entendre aussi bien que dans la solitude. Ces voix du silence sont en effet tout ce qui parle sans bruit en nous et autour de nous, mais qui parle cependant, et que nul ne saurait bâillonner : c'est le cri de l'espérance, de la foi, de l'indignation refoulée dans la poitrine, de la protestation éloquente en faveur du bien et du vrai. De là d'admirables stances en l'honneur de la Pologne sai-

gnante et reclouée sur son gibet, mais appelée à ressusciter et à revivre. Puis une belle *Amende au Christ*, dont le poète embrasse la croix avec un amoureux enthousiasme; puis le poème du Chevalier qui court à la périlleuse conquête de la *Tour d'ivoire*, le pays de l'honneur, du devoir et de la joie magnanime. La *Tour d'ivoire* est semée des plus fières et des plus gracieuses perles poétiques, si je peux dire, et rien n'est frais, délicat et touchant comme les chansons que le poète met çà et là sur les lèvres des sylphes, des gnomes et des fées. M. de Laprade nous a révélé en ces délicieuses miniatures tout un côté nouveau de son talent, qui unit la grâce à la force. Mais je n'ai le temps d'indiquer et de signaler au public un livre où, selon la glorieuse habitude de M. Laprade, les plus hautes et les plus sereines pensées se montrent sous leur forme la plus harmonieuse, et tout compté, la plus impérisable. On ne donne point une idée de ces œuvres conçues et faites d'une telle manière que le poète n'a pas seulement pétri avec passion l'argile de ses types, mais qu'après avoir mélangé cette argile de son sang et de son haleine, il a pour elle encore, comme Prométhée, ravi aux dieux le feu du ciel, leur âme immortelle.

OCTAVE LACROIX.

—Revue Française.

FRAGMENTS

DU JOURNAL D'EUGÉNIE DE GUÉRIN.

. . . . Le malheur des nids était un de mes chagrins d'enfance-
 Je pensais aux mères, aux petits, et cela me désolait de ne pouvoir les
 protéger, ces innocentes créatures ! Je les recommandais à Dieu.

Je disais : O mon Dieu, ne les faites pas naître
 Ou préservez-les de malheur ;
 Préservez ces petits, vous êtes bien le maître,
 Des griffes du vautour, des mains de l'oiseleur.

J'en ai vu qu'on prenait de leur nid sous le lierre,
 D'autres sur le grand chêne ou cachés sous la terre,
 Et tristes comme moi quand je n'ai pas ma cour,
 Tous mouraient dans un jour.

Et tous auraient chanté, et tous, mettant des ailes,
 Se seraient envolés dans les bois, sur les mers ;
 Et quand naîtront les fleurs, ces pauvres hirondelles
 Renaîtraient dans les airs.

Vous les verriez enfants, passer sous les nuages,
 Et puis chaque matin gazoniller tout l'été.
 Oh ! que c'est bien plus doux que de les voir en cages
 Sans chants ni liberté !

LE BAISER DE L'ENFANT.

Que ne puis je accourir, enfant, quand tu m'appelles,
 Quand tu me dis : je t'aime et te veux caresser ;
 Et que tes petits bras, comme deux blanches ailes,
 S'ouvrent pour m'embrasser !
 De blancs agneaux que j'ai me caressent souvent,
 Une colombe aussi sur mes lèvres se joue ;
 Mais lorsque je reçois le baiser d'un enfant,
 Il me semble qu'un lis s'est penché sur ma joue,
 Que j'ai tout le visage embaumé d'innocence,
 Que tout mon être enfin devient suave et pur.
 Ineffable plaisir, céleste jouissance !
 Que n'ai-je tes baisers, enfant aux yeux d'azur ?